

L'Abaille de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED

COL. HUGUES J. DE LA VERGNE

MAURICE LAFARGUE, Directeur-Gérant

Poué Main 3487

Bureaux: 323 Rue de Chartres entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter

Pour les petites annonces de demandes, ventes, locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 4 sous la ligne, voir une autre page du journal.

L'Abaille est en vente au kiosque de journaux du "Times Square Building," à New-York.

TEMPERATURE.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue du Canal, Nouvelle-Orléans, Lne.

Jeu, 8 juin 1914.

Table with 2 columns: Fahrenheit, Centigrade. Rows for 7 h. du matin, Midi, 3 p. m., 6 p. m.

Lettre Parisienne

La Foule et les Vainqueurs, La Religion du Succès.

Correspondance Spéciale de l'Abaille. C'est Victor Hugo qui a écrit avant sa conversion aux idées avancées: "Il y a toujours, en France, une majorité de canailles pour crier. Vive le plus fort!"

Ce qui est certain, c'est qu'une majorité très grande aime les victorieux et, dans ce pays d'économistes décidés, nous avons toujours la religion du succès plus florissante que jamais.

Aussi les socialistes profitant de cet engouement et des avantages d'une lutte d'où ils sont sortis triomphants par des moyens divers, variés et discutables. Les fidèles de la religion nouvelle ne sont pas tous des croyants, loin de là mais ils accourent tout de même auprès du pontife nouveau expliquant le dogme, le symbole, à ses prêtres, dont quelques uns sont sceptiques, mais après au gain et fort désireux de profiter de l'engouement de la foule pour les rites obscurs, mais qui procurent à ceux qui les proclament les bénéfices certains sans parler de la gloire et de la faveur.

Il ne s'agit pour cette masse de dévots en route pour une Mécène imaginaire ni d'opinion, ni de convictions, mais de bénéfices certains à tirer d'une fidélité récente pour un évangile nouveau. On espère tout de cette poussée vers l'inconnu. D'abord le bonheur universel, c'est indispensable et c'est une affaire entendue. Les hommes de talent ne sont pas les derniers à courir vers les autels qu'on dresse. En sens inverse, il se passerait facilement ce qui eut lieu, il y a plus d'un siècle, quand en 1804, Bonaparte s'étant laissé porter

par la vague puissante du populisme entraîné à la servitude étouffait la République après Brumaire. Les révolutionnaires les plus ardents de la ville, les régicides les plus dévoués, les jacobins les plus intransigeants s'attachaient les fers de chaines, les titres de comtes et de barons, ils se bousculaient aux portes des antichambres impériales, c'était à qui arriverait pour les génuflexions et le baise-main.

Vers le socialisme révolutionnaire victorieux, le mouvement n'est pas si accentué mais il se dessine. Un directeur de banque me disait hier: "Après tout, pourquoi bouder, nous risquons quelques impôts de plus, mais cette minorité puissante est un zèle de paix et nous allons pouvoir faire des affaires à l'aise!"

La religion du succès provoque les appétits de lucre et attire le servilisme de la médiocrité. Jadis, un regard du monarque faisait courber les échine; aujourd'hui ce sont les déclarations ampoulées d'un groupe en marche vers l'usurpation démocratique qui incite vers l'abaissement les consciences et les caractères.

Nous ne sommes qu'au début. C'est sur les premières impressions que la foule dessine un mouvement. Pourra-t-on s'arrêter à temps? Toute religion nouvelle rencontre des hérésias, et dans ces moments de commotions populaires il en est qui préfèrent l'idolâtrie brutale aux incertains et mal connus. Les mêmes qui se précipitent pour embrasser les pans de la toge épiscopale de M. Jaurès s'aplatiraient à plat ventre devant un cheval noir quelconque. Les pontifes habituent la foule aux idolâtries, et quand on a une fois abjuré la raison, le bon sens, la retenue, on est prêt pour les plus grossières apostasies. Oh! la religion du succès! Elle a ses fanatiques, mais aussi ses convulsionnaires. D'où le danger.

JEAN-BERNARD.

Our French Lesson. Avis à tous ceux qui veulent apprendre le Français.

La nouvelle direction de l'Abaille qui a à cœur la conservation et la propagation de la belle langue française en Louisiane a résolu de donner aux Américains l'opportunité d'apprendre le français pour la modique somme de 75 sous par mois, montant de l'abonnement mensuel au journal. Notre nouvelle méthode permettra également aux Louisianais désirant se perfectionner dans l'étude plus complète de la langue de leurs ancêtres, de pouvoir le faire avec la plus grande facilité et sans perdre un temps précieux que trop souvent réclament leurs affaires.

Nous avons en effet obtenu de Monsieur M. D. Berlitz, chevalier de la légion d'honneur, officier d'Académie, l'autorisation de publier chaque jour dans nos colonnes une leçon tirée de sa méthode dont la réputation est mondiale.

Nous continuons aujourd'hui la publication de la première leçon.

Afin de permettre aux débutants de pouvoir comprendre parfaitement la méthode, nous publions en Anglais les notices explicatives qui accompagnent chaque leçon.

Toute personne n'ayant pu pour une raison quelconque suivre nos premières leçons aura toujours la ressource de se les procurer en nous demandant de lui envoyer les numéros du journal correspondant aux leçons qui lui manquent.

NOTICE TO ALL PERSONS WHO WOULD LEARN THE FRENCH LANGUAGE.

As the conservation and the propagation of the French language in Louisiana are among the prime desiderata cherished by the new administration of the New Orleans Bee, it has been decided to inaugurate a system whereby Americans will be enabled to study French for the small sum of seventy-five cents per month—amount of one month's subscription to the paper. The published exercises will be of great help to Louisianians who would wish to gain more accurate understanding of the idioms and grammatical construction of the language of their ancestors, without taxing either their time or their intellectual forces.

By permission of Prof. M. D. Berlitz, Knight of the Legion of Honor, Officer of the French Academy, we are publishing in the columns of the Bee, a series of graduated exercises from Prof. Berlitz's work, whose excellence is recognized the world over.

We shall continue these lessons every day. In order to facilitate the task for beginners, we will accompany the explanatory notes with the English equivalent.

Any persons who, for some reason or other, has missed the first lessons, can obtain back numbers of the paper, either by calling at our office or requesting that they be forwarded by mail.

The advantages claimed for this method are:

(a) The lessons are mostly based on object-teaching; this results in the students associating perception with the foreign expressions; he thus is soon able to think in the foreign idiom.

(b) For reciprocal instruction in clubs or parties of friends, each member alternately taking the role of the teacher, asking the questions and letting the others alternately answer. This has the advantage over self-instruction that the ear is more thoroughly drilled in catching the foreign sounds by hearing other people's voices, and, as several heads know more than one, each student will be able in his turn to correct mistakes made by his fellow-students.

(c) The most useful is always taught first, so that the student's mind is not encumbered with rules and word forms that he cannot immediately use and will forget again before reading them.

(d) Where rules are to be given, they are illustrated by striking examples, so that even those who are not good grammarians can fully understand them.

(e) The pronunciation of all difficult words or expressions is

carefully transcribed, so that the students need not constantly rely on their teacher, and can, if necessary, progress entirely without him.

(f) All idioms or other difficulties are carefully explained in order to emancipate the intelligent students from their teacher.

PRONUNCIATION.

Lù Zhoor Ai Lah Nwee.

Lai vai't kat-ror s'deeveez ah d'è partee; lù zhoor ai lah nwee, Pah'dah' lù zhoor, il fai klair ai nou pouvoh' voahr, mai pah'dah' lah nwee, il fai nwa' ai nou sumz'oblerzhai dallùmai'lgahz, see nou vooloh'voahr.

Yo' d'it kill nù fai pah trah klair issy ah prairahz; by'ai, voah-see ün'allü-moi, allü-mai'lgahz, zh'voo pree, Mai' t-nah'lgahz brül, il' ekclair' lah sal' N'vooz'approshai pah' tro d'lah flam; see voo lah foohshai, voo voo brüai. Lah lüm'yair etell' sü-fezah'li fai-ill'assai klair mai't-nah? Pouvai-voe by'ai voah? Lah lüm'yair dü gahz nai pah trah'for, sat poorkwah lai grah'd' sal soh'ekclair-rai ah lai-leek-trissittai, kee dän ün lüm-yair plü veev ai plü-z'ag-graiaabl'.

TRANSLATION.

Day and Night.

The twenty-four hours are divided (lit. "divide themselves") into two parts: day and night. During the day, it is light (lit. "it makes light") and we can see, but during the night it is dark (lit. "it makes black") and we must (lit. "we are compelled to") light the gas, if we want to see.

You say, it is too dark here at present; very well, here is a match, light the gas, please (lit. "I you pray"). Now the gas is burning (lit. "burns"), it illuminates the room. Don't go (lit. "do not approach yourself") too close to the flame; if you touch it, you will burn yourself. Is the light sufficient, is it light enough? (lit. "does it make enough light" now? Can you see well? Gas light is not very strong, therefore (lit. "this is why") large halls are lighted with electricity, which gives more brilliant (lit. "vivid") and agreeable light.

The noun "the light" is la lumière, the adjective "light" is clair, the verb "to light" (to kindle) is allumer, the verb "to light" (to give forth light) is éclairer. When in phrases like: "it is light, it is dark, the word it is an expletive subject (i. e. does not refer to anything), it is must be translated by il fait; ex: it is day (or daylight), il fait jour; it is night, il fait nuit; it is light, il fait clair, etc.

Suite du morceau précédent.

La lumière du jour vient du soleil qui est dans le ciel. Regardez par la fenêtre, voyez-vous le ciel bleu au-dessus de nous? Pendant la nuit, le soleil n'est pas visible, nous ne pouvons pas le voir, mais nous pouvons voir la lune et les étoiles. Il y a tant d'étoiles qu'on ne peut les compter.

Le commencement du jour s'appelle matin, et la fin du jour s'appelle soir. Le matin, le soleil se lève; le soir, il se couche. L'endroit où se lève le soleil s'appelle est, et l'endroit où il se couche est appelé ouest.

Switt dü morsoh press-saidah'.

Lah lüm-yair dü zhoor v'yai' dü solai kee'ai dah' l's'yell.

CAUCASIENS! Nouveau l'abbaye de metre de bain TURC moderne, pour hommes, qui vient d'être heureusement réformé. Ouvert à toute heure, excepté de 8 heures à midi, heures qui seront réservées aux dames, jusqu'à ce que leur de vision spéciale soit prêtée.

Rü-garr-dai parr lah fnait', voah-yai-voe l's'yell blö oh-d'sü d'noo? Pah'dah' lah' nwee, l'soh-lai nai pah vezeehl' nou n'poo-vo' pah l'voahr, mai nou poo-vo' voahr lah ün ai laiz' et'wall. Hly yah tah'd'et'wall koh' n' pü lai koh' tai.

Lü kohmah's-mah' dü zhoor sappell' mat-tai', ai lah fai' dü zhoor sappell' soahr. Lä mat-tai', lü solai st'vai; lü soahr ill' s'koosh. Lah'droah oo st'vai lü solai sappell' est, ai lah'droah oo ill' s'koosh ai-t'ap'pai oo-est.

Continuation of preceding piece.

Daylight (lit. "the light of the day") comes from the sun, which is in the sky. Look through the window, do you see the blue sky above us? During the night, the sun is not visible, we cannot see it, but we can see the moon and the stars. There are so many stars that we cannot count them.

The beginning of the day is called (lit. "calls itself") morning, and the end of the day is called evening. In the morning the sun rises (lit. "raises itself") in the evening it sets (lit. "lays itself down"). The place where the sun rises, is called East, and the place where it sets, is called West.

Courier Scientifique

Gens et Choses de Science

Un chimiste méconnu, Chabaneau, inventeur du platine.

La liste des savants oubliés ou méconnus est longue. Si de nombreux historiens trouvent dans les archives poussières de siècles passés mille aventures qui éclairaient d'un jour nouveau la vie des grands seigneurs, des grandes dames, des littérateurs et des bourgeois de toutes les époques, peu de chercheurs, par contre, se livrent à des recherches historiques sur les faits et gestes des hommes de science des anciens temps.

Cependant il arrive que le nom d'un de ces savants presque inconnus des générations actuelles, surgisse tout à coup de l'oubli. C'est le cas d'un chimiste périgourdin, Pierre-François Chabaneau, inventeur du platine, à qui M. L. Quenessen vient de consacrer une intéressante étude (1).

Dans le "Dictionnaire de Chimie" de Wurtz, dans le "Traité de chimie minérale" de Moissan, on ne trouve que fort peu de renseignements sur la vie et les travaux de Chabaneau. Ce savant fut cependant un des plus grands chimistes de la fin du dix-huitième siècle.

Pierre-François Chabaneau est né à Nontron le 21 avril 1753. Ses parents étaient d'honnêtes

ouvriers. Mais un de ses oncles, moine à Saint-Antonin, dans l'Aveyron, frappé de la vive intelligence de l'enfant, décide de le faire entrer dans les ordres et l'envoie à Paris étudier la théologie chez les oratoriens. Son esprit positif s'accoutume mal des abstractions qui sont à la base de la philosophie scolastique. Il quitte le séminaire et entre comme professeur de mathématiques dans un collège de jésuites. Comme il ne connaissait point les sciences, il passe ses nuits à étudier les leçons du lendemain. Quand tout le monde dormait au collège, il se levait et travaillait jusqu'au jour. C'est ainsi qu'il apprend seul l'arithmétique, la géométrie, l'algèbre, la physique expérimentale et la chimie. Ses leçons ont beaucoup de succès.

A vingt ans, il quitte le collège de Passy et fonde un cours public, rue des Mathurins. De nombreux auditeurs suivent ses leçons. Parmi eux se trouvaient les fils du comte de Peflu Florida, que leur père avait envoyés en France pour compléter leur éducation et avec la mission de lui procurer des professeurs pour un grand collège de nobles qu'il venait de fonder à Bergara, petite ville de la province basque de Guipuzcoa.

Chabaneau côla à leurs instances. Il demeura trois ans à Bergara. Sa réputation scientifique arriva jusqu'aux oreilles du roi. Charles III l'appela à Madrid. Il lui offrit une chaire publique et gratuite de sciences chimiques et physiques et de mines, le logea dans un de ses palais et lui alloua un traitement annuel de 2,200 piastres, soit environ 12,000 francs. Le roi et toute la cour assistèrent à l'inauguration de son enseignement.

Le jeune chimiste, pourvu d'une riche bibliothèque et d'un magnifique laboratoire, travailla avec ardeur. A ce moment-là l'Amérique espagnole expédiait à la Monnaie de Madrid non seulement des lingots d'or et d'argent, mais aussi un minerai, sous forme de petits grains métalliques, blancs, infusibles et très pesants. Les mineurs l'appelaient "platina", à cause de son analogie avec l'argent (plata en espagnol). Chabaneau entreprit la tâche d'obtenir des lingots métalliques de platine. Il y parvint après des difficultés sans nombre. C'est que à ce moment-là on ne se doutait pas que le minerai de platine contenait en dehors des métaux ordinaires, comme l'or, le mercure, le plomb, le cuivre, le fer, etc., des métaux inconnus comme le rhodium, l'osmium, l'iridium, le palladium et le ruthénium qui n'ont été découverts qu'en 1803 et 1844.

Ce fut la source d'innombrables déboires. Chabaneau se trouvait tantôt devant un alliage d'iridium extrêmement fragile, alors que le platine, au contraire, est ductile, tantôt devant un alliage d'osmium qui peut brûler et se volatiliser, alors que le platine est inoxydable et infusible. Sa fureur se calma après de longs mois de travail. Un jour qu'un amateur des sciences, le marquis d'Aranda, venait le voir, il trouva Chabaneau en train de jeter par les fenêtres capsules, marteaux, minerais et dissolutions de platine, obtenues à grand-peine et à grands frais. "Je jeterai tout, je cesserais tout, s'écriait-il en patois périgourdin et en français, pour que l'on ne me fasse plus recommencer la poursuite de ce damné métal!" Cette

LES LANGUES TELLES QU'ON LES PARLE PAR LA Véritable Méthode Berlitz

Notre professeurs enseignent leur langue natale complètement et dans toute sa pureté. Il y a des cours d'Anglais, Français, Allemand, Espagnol et Italien. Leçons particulières et collectives, à l'école ou à domicile. Cours pour communicants et pour élèves avancés de 9 h. du matin à 9 h. du soir. Les dimanches, ouvert de 10 h. à midi. Visitez-nous, écrivez ou téléphonez, nous demandant les détails.

The International School of Languages 823 Maison Blanche, Tel. Main 3291 9 Juin-1 an-mer-ven-jim



WEAR THE ROBERT Ses montres sont aux écoles H. J. ROBERT

OPTICIEN 205-207 rue Carondelet 7866-148 SPÉCIALISTE Phone Main 4870

grande colère venait de ce que Chabaneau, en opérant la nuit avec la chaux, avait réussi à précipiter tous les métaux, excepté le platine qui restait en dissolution. En répétant la même opération le jour, il avait tout précipité. Aujourd'hui on sait que la chaux ne précipite pas le platine à la lumière artificielle, mais qu'elle le précipite à la lumière du jour. On l'ignorait de son temps.

Trois mois après, Chabaneau montra cependant, non sans quelque fierté, au marquis d'Aranda, un lingot d'un décimètre cube environ et d'un bel état métallique. C'était du platine malléable. Le bloc pesait plus de 23 kilogrammes, ce qui donna considérablement le marquis d'Aranda qui ne pouvait s'attendre à voir l'éponge de platine devenir ainsi le plus lourd des métaux.

Le roi d'Espagne assista à quelques-unes des expériences de Chabaneau. Il fit frapper en l'honneur de la découverte du chimiste français une médaille de platine et dota Chabaneau d'une pension viagère de 2,800 piastres ou 15,000 livres, en plus de son traitement annuel, à condition que le savant ne quitterait pas l'Espagne. Les brevets portèrent la date de 1783. Ils constatent la priorité de Chabaneau d'une manière officielle et irréfragable.

La méthode de Chabaneau est d'ailleurs encore aujourd'hui appliquée à la préparation du platine. Le chimiste français, souffrant, fatigué, quitta l'Espagne quelques années après et se retira à la campagne près de Nontron. Il occupa la chaire de physique et de chimie expérimentale à l'école centrale de Périgueux. Lors de la suppression des écoles centrales, on lui offrit une chaire de chimie à Paris. Mais Chabaneau refusa de quitter son pays natal. Il mourut en janvier 1812, à l'âge de 88 ans, dans sa campagne de Clara, près de Nontron.

M. Louis Quenessen explique l'oubli dans lequel est tombé le nom de Chabaneau par deux raisons: l'une fut son extrême modestie, l'autre tient à ce que ses travaux, ayant été exécutés en Espagne, n'ont pas eu de retentissement. A cette époque, en effet, l'Espagne n'apportait pas une contribution active au développement des sciences.

Feuilleton de l'Abaille de la Nlle-Orléans

No. 30 Commencé le 2 mai 1914

LE ROMAN

MARIE

(Suite)

Il se retourna tout à coup et dévisagea son fils de ses yeux durs.

— Alors tu ne veux pas? — Mais, papa...

— Tu obstines à me refuser cette satisfaction? tu m'aimes moins que cette poupée? Ta mère, qui t'a donné le jour, moi qui t'ai élevé, cette maison, ces champs, tout ce que les Bruscail d'autrefois ont fait au prix de tant d'efforts, cela n'est rien pour toi? cela est moins qu'une fille que tu ne connaissais pas, il y a six ou sept ans, et tu l'apprêtes sans remords à le détruire?

— Mais ce n'est pas moi qui détruis! c'est Cyprien! — Assurément! Mais au fond vous êtes aussi entêtés, aussi mauvais fils l'un que l'autre. Voyons, Bertrand! Puisqu'il n'y a pas un moyen de lui faire entendre raison à lui, sois raisonnable, toi! Regarde bien dans quelle situation

tu me mets... Mon Bertrand, mon fillot, je t'en supplie, oui, moi, ton père, je t'en supplie... Aurais-tu la cruauté de ne pas m'entendre? Ah! quel roc as-tu donc dans la poitrine? N'est-ce donc pas pitié de moi?

— Oh! si, papa! Et je voudrais bien, si c'était possible. Mais ce que vous me demandez là est si affreux!... Il y a peut-être d'autres moyens de rendre Cyprien raisonnable, de le faire revenir?

— Non, il n'y a qu'un bon renoncement à cette jeune fille qui puisse le faire revenir. C'est donc de toi que tout dépend. Ah! si tu réfléchissais un peu, hésiterais-tu, Bertrand? dit Bruscail en lui reprenant le bras. Voyons! cette jeune fille, es-tu sûr d'abord qu'on te l'accorde? Tu sais que sa mère ne te voit pas d'un bon oeil, qu'elle refuse, qu'elle est repartie pour Paris à cause de ça. Allé-vois donc vous marier malgré elle? Ne crains-tu pas que Mlle Marie te garde rancune, un jour, de l'avoir brouillée avec sa mère? Elle l'aime; soit! Elle est pour toi tout feu tout flamme; entends-tu! Mais ça ne dure point, ces états-là. Dans quelques années, vous serez refroidis, vous pourrez mieux vous juger l'un l'autre, et alors vous ne vous regarderez peut-être plus avec les mêmes yeux. Toi, tu la verras toujours belle bien sûr; mais tu pourras te dire: "Si elle est belle pour moi, elle l'est aussi pour mes amis", et crois-moi; une femme trop belle, ça peut avoir des désagréments. Elle, de son côté, te trouvera toujours gentil, bien sûr; elle estimera ta douceur, ta bonté; mais qui sait si l'instruction, qui te manque un peu malheureusement, ne te diminuera pas dans son esprit? Penses-tu? Tu es un fils de paysan, tu n'as pas été dans les écoles comme Cyprien. Quand tu vieilliras, les origines reparaitront sur ton visage, dans ta tenue, dans la façon de vivre; et si souvenirs-toi que, si les paysans sont

respectables partout, ils sont peu respectés, au fond, par les hautes classes! Et il y a de la noblesse dans la famille de Mlle Couloumère. De quel oeil ces gens-là te regarderont-ils? Marie et toi, vous êtes encore des enfants, vous ne savez pas prévoir; mais moi, qui ai de l'expérience, je me blâmerais, fillot, si je ne te faisais pas sentir ces choses...

Bertrand baissa la tête; il fermait les yeux, il aurait voulu fermer ses oreilles aussi, fermer toute son âme à ces mauvaises paroles de son père, qui le troublaient. Il se sentait entamer peu à peu par ces assauts renouvelés, il sentait s'en aller sa résistance, comme une falaise ébréchée par le choc incessant de la mer. Devait-il donc consentir? Oh! non, non jamais!

— Je ne peux pas, répétait-il, en pleurant à côté de son père. Pardonnez-moi! Je ne peux pas!

Mais Bruscail devinait la lutte qui commençait dans le cerveau de son fils; il le sentait plus ou moins ébranlé; alors il parla encore, perfidement, abondamment; quelque chose lui disait qu'il finirait par réussir, avec assez d'énergie et d'obstination.

— Allons! puisqu'il faut tout le dire, confie-toi en lui reprenant la main, sache que tu n'as rien à craindre de la part de Cyprien. Quand même tu consentirais à lui abandonner cette jeune fille, elle ne voudrait jamais, elle, tu le sais parfaitement; elle t'est trop fidèle... Eh bé, Cyprien non plus ne voudrait pas! Il a sa dignité, tu comprends; il n'épousera jamais personne de vive force. D'ailleurs il est bien bas, le pauvre garçon, et j'ai peur qu'il ne fasse pas de vieux os. L'existence qu'il mène depuis quelques mois l'a fort usé; il boussa, il a horriblement maigri... Si tu le voyais, avec sa barbe... Ah! non, le pauvre! tu n'as pas à le craindre!... Ta renonciation serait une pure formalité. Marie et toi vous n'en resteriez pas moins

bons amis; au contraire! Ce qu'il faut, c'est que Marie ait l'air de ne plus l'aimer, de revenir à lui, de vouloir encore être sa femme. Quand elle lui aura écrit qu'elle veut bien de nouveau être sa femme, il sera satisfait, tu verras et il vous laissera libres de vous aimer, de vous épouser. Je te jure, fillot, qu'il m'a dit tout cela lui-même... Hésiteras-tu encore? Oh! fillot! puisque ce n'est plus une renonciation sérieuse!

— Cela le deviendrait! répondit Bertrand en remuant doucement sa tête. Dès qu'il reverrait Mlle Marie, Cyprien en retomberait amoureux, j'en suis sûr.

— Mais non, mais non! Il en a bien vu d'autres, à Paris!

— Qu'est-ce que ça fait? Il ne verrait plus qu'elle. Et moi, je souffrirais trop!... Je ne peux pas! Tuez-moi si vous voulez, mais je ne peux pas!

— C'est toi qui me tueras, tiens! Tu me tueras, si tu obstines!

— Oh! ne dites pas de ces choses!

— Pourquoi me mets-tu dans l'obligation de les dire? C'est ma vie ou ma mort que tu vas décider, car j'en ai assez, à la fin, de tous ces tourments. Je ne pourrais pas vivre, moi, si ton frère continue à nous ruiner, à nous déshonorer. J'aime mieux faire un saut dans la Bidouze tout de suite.

— Oh! vous ne parlez pas sérieusement! — Non? Alors, tu crois qu'à mon âge, à cinquante ans passés, je vais me résigner à perdre ma fortune, à être montré du doigt à moi aller vivre ailleurs? Ah! non! Cent fois la mort, plutôt! Et, puisque tu me refuses encore, puisque tu es un sans-cœur, eh bé! mieux vaut aujourd'hui que demain!

derrière le dos, il descendait, les épaules accablées, comme si la mort était déjà sur lui. Bertrand était à bout. Certes, il sentait bien que son père exagérait un peu. Cette descente à la rivière était sans doute trop théâtrale pour être sincère. Néanmoins, il avait le cœur affreusement serré. Pouvait-il laisser son père parler de suicide? Ses devoirs de fils pieux, de fils aimant, ne lui commandaient-ils pas de consentir à tout devant une alternative aussi grave?

Et d'ailleurs, était-il certain que, dépossédé de la Cabane, son père pût continuer à vivre? On avait vu d'autres propriétaires de la région se jeter à l'eau ou se pendre à un de leurs arbres, plutôt que d'être expulsés de la maison natale. Il y a là de fortes racines qui attachent le cœur de ces terriens au coin de pays dont ils sont issus.

Bertrand suivit son père en gémissant. — Papa! dit-il dans un appel étreint qui annonçait déjà la capitulation.

Mais Bruscail continuait toujours à marcher vers la rivière.

— Papa, où allez-vous? Retrons à la maison!

Bruscail n'avait pas l'air d'entendre. Il descendit, les yeux à terre; et ses bottes sonnèrent déjà sur le chemin pierreux qui mène à l'eau. Au loin, on entendait les coups de marteau des ouvriers travaillant aux carrières de Guiche, du côté de Sames, un faucheur invisible aiguisait sa faux avec un bruit cadencé de pierre chantant sur le fer. Et les paroles lentes des paysans aux bœufs continuaient à retentir dans la campagne on Me... "Martin! Youan..."

Bertrand pleurait. Il aperçut un coin bleuâtre de rivière au bas de la côte, par dessus des saules d'un vert pâle d'un vert de plante ingénue qui s'étendaient sur l'eau.